

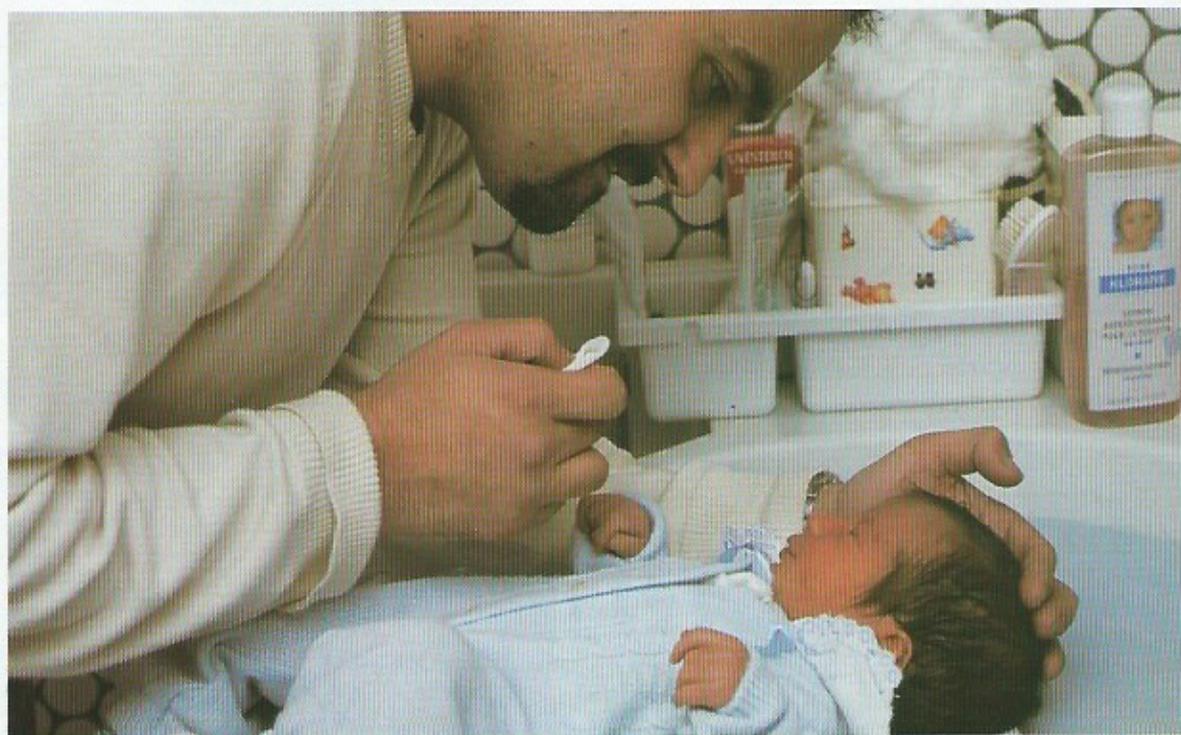


Blaise Pierrehumbert,
Psychologue, spécialiste de la théorie de l'attachement, Service universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent. Professeur à l'Université de Lausanne.

Du point de vue de l'attachement, le phénomène est le même avec les deux parents: une possibilité de transmettre à l'enfant au travers des interactions un sentiment de sécurité, sentiment qui, d'une certaine manière, reflète la sécurité intérieure de l'adulte lui-même

L'amour impératif

La théorie de l'attachement offre depuis longtemps à la relation précoce un cadre de réflexion marqué par l'importance de la transmission de l'adulte à l'enfant d'une certaine sécurité affective, qui l'aide à réguler ses émotions et à s'ouvrir progressivement vers le monde extérieur.



Actuellement, l'un des débats porte sur la différenciation des rôles du père et de la mère. Qu'en pensez-vous ?

Il y a des questions objectivables et des questions de croyances. Derrière le rôle du père, il y a évidemment des enjeux. Les premiers éléments de la théorie supposaient une sorte de « monotropisme » de l'enfant à l'égard de sa mère. Les féministes avaient justement crié au scandale. À partir de là se sont développées des prises de position idéologiques sur la question du père. Les chercheurs se sont aussi intéressés à la question. Peut-on parler de relation d'attachement au père ? Oui, bien entendu, l'enfant développe des attachements multiples. Maintenant, ces attachements sont-ils interchangeables, ont-ils la même qualité ou des spécificités ? D'abord, qu'appelle-t-on « attachement » ? Vous évoquez l'idée que l'enfant peut faire l'expérience d'une certaine sécurité auprès de l'adulte.

Peut-on dire qu'il la fait avec ses deux parents, ou seulement avec sa mère, vivant quelque chose de différent avec son père ? Certains ont trouvé des différences à cet égard. Le père sécuriserait davantage l'enfant dans les moments d'ouverture, et la mère dans les moments de repli inquiet. Ces différences existent peut-être. Mais faisons attention : beaucoup de mères élèvent seules leur enfant et, dans la majeure partie des cas, on ne peut pas dire qu'elles empêchent l'ouverture au monde extérieur. Des pères éduquent seuls leur enfant, lequel ne sera pas certainement pas carencé. Du point de vue de l'attachement, le phénomène est le même avec les deux parents: une possibilité de transmettre à l'enfant au travers des interactions un sentiment de sécurité, sentiment qui, d'une certaine manière, reflète la sécurité intérieure de l'adulte lui-même.

Des mécanismes biologiques, comme des sécrétions d'hormones olfactives par exemple, se

mettent en place chez la mère et le bébé au moment de la naissance. Ils participent sans doute à leur reconnaissance mutuelle. Pour autant, le plus important n'est-il pas la façon dont chacun conçoit son rôle de père ou de mère et son identité d'homme ou de femme ?

Oui, les rôles sont importants. Mais ce qui importe dans la construction d'un lien est sans doute ce que chacun apporte en fonction de son expérience antérieure. Il y a là évidemment une grande part d'acquis par l'expérience.

Toutefois, cela ne contredit pas la présence de processus biologiques. J'ai vécu dans une époque où l'on affirmait le contraire, à savoir que tout était dans la culture, la construction sociale. Nous en sommes loin, maintenant, remettant en valeur l'« épigénèse », c'est-à-dire l'interaction entre notre héritage biologique et l'expérience avec le milieu, qui serait à l'origine de la construction de notre organisme et de nos comportements. Notons que si l'on trouve biologiquement ce qui ferait le substrat d'un « instinct maternel », on constate aussi chez l'homme également des bouleversements hormonaux, liés à sa présence pendant l'enfantement, à sa proximité d'avec le bébé. Les hommes sont eux aussi biologiquement préparés à accueillir, soigner un bébé, à éprouver de la tendresse à son égard.

Se référer à des aspects neuroendocriniens ne dément pas du tout les processus d'attachement. Tout n'est pas acquis. Simplement, tout ne vient pas de l'expérience. Il existe des motivations liées à notre être biologique. Certains étaient heurtés par la théorie de l'attachement parce qu'elle ne prenait pas en compte la motivation, l'aspect pulsionnel des psychanalystes. D'où venait ce besoin d'attachement dont parlait John Bowlby ? C'est peut-être un besoin primaire, mais sur quoi s'appuie-t-il ? La sexualité, la libido ou quelque chose de purement social ?

Le constat actuel est le suivant, autant chez l'animal que chez l'humain : l'exercice de la parentalité ou la proximité d'avec un jeune s'accompagne de toute une série de processus neuroendocriniens qui renforcent cette expérience relationnelle par le plaisir. Depuis cinq à dix ans, les découvertes en neurosciences aboutissent au constat que nous recherchons spontanément à activer certaines zones cérébrales, les fameux « circuits de récompense ». Les comportements d'intimité sociale – comme le bébé avec ses parents, ou la proximité amoureuse – ont une similarité, qui est l'activation de ces zones. Les toxicomanes, eux, savent comment les activer avec des substances provenant de l'extérieur. Ces découvertes passionnantes contribuent à cette notion de complémentarité que nous avons toujours recherchée entre le corps et l'esprit, entre les montages biologiques et l'expérience.

Finalement, qu'est-ce que la théorie de l'attachement apporte de fondamental ?

C'est l'idée qu'il existe un besoin. Qu'il soit primaire ou secondaire n'est pas très important. Mais ce besoin s'exprime également au niveau neuroendocrinien. Pour résumer tout un ensemble théorique, on peut dire que la partie psychologique de l'attachement correspond à l'expérience d'une sécurité en présence de l'autre.

Lorsque le bébé émet un signal de détresse, qu'il a mal au ventre par exemple, il fait, espérons-le, l'expérience d'être compris par l'adulte, car celui-ci lui répond d'une manière qui correspond à son attente d'être apaisé. Cette expérience est fondatrice pour lui, parce qu'elle lui indique que les émotions liées à son état de détresse existent, sont partageables, perceptibles par l'autre. Dans d'autres circonstances de la vie, devenu adulte, cet individu pourra de nouveau exprimer sa détresse, car il aura vécu que celle-ci peut être comprise. C'est une richesse pour ces animaux sociaux que nous sommes.

Ce n'est pas très important que cette détresse soit comprise par un père, une mère, des « homoparents », une grand-mère ou une éducatrice à la crèche. Il y a des rôles sociaux, mais je pense que nulle part n'est inscrite la nécessité d'avoir une mère et un père avec des rôles respectifs et exclusifs d'enveloppement d'un côté et d'ouverture de l'autre.

John Bowlby parlait de « modèle interne opérant » pour définir les représentations mentales que se forge peu à peu l'enfant à partir de ses expériences relationnelles. Actuellement, il semble que l'enfant se serve de deux sortes de modèles : ce modèle interne opérant, qui participerait de façon non consciente à la régulation émotionnelle, car il serait construit à partir des interactions avec les personnes qui prennent soin du bébé, et un modèle sémantique, qui serait plus conscient car élaboré à partir du discours des adultes envers lui.

Il existe différents niveaux d'organisation de la mémoire. Les comportements, sociaux en l'occurrence, peuvent en mobiliser plusieurs en même temps. Quand nous allons au restaurant par exemple, nous avons en tête une sorte de « script » de ce qui va se passer. Nous n'avons pas besoin d'en être conscient. Généralement, nous faisons les choses de la manière suivante : demander le menu, commander, manger, payer et partir. L'enfant, lui aussi, va utiliser des scripts. Ainsi lorsqu'il a peur, il va émettre un signal, quelqu'un va lui répondre, le tranquilliser, il montrera qu'il va mieux et que l'autre peut reprendre ses activités. Voilà un script d'attachement. L'enfant l'apprend dans ses premières interactions. Il construit certainement plusieurs scripts de la

Brèves

Des bébés consultent leur « psy »...

À Lyon, une unité de pédopsychiatrie accueille des petits souffrant de troubles du sommeil, du comportement alimentaire ou de la relation avec leur mère. Les premiers résultats sont encourageants*.



Depuis maintenant deux ans, la maternité de la clinique Monplaisir à Lyon dispose d'un hôpital de jour spécialisé dans la prise en charge psychologique de nourrissons de moins d'un an. Si, de prime abord, la démarche peut sembler excessive eu égard au très jeune âge des petits patients, elle est loin d'être superflue. Un bébé qui dort très mal, qui refuse de s'alimenter, qui pleure souvent ou qui présente des troubles majeurs de la relation est d'abord un petit être en souffrance. En outre ces symptômes déstabilisent gravement la mère et perturbent l'atmosphère de la cellule familiale, comme l'explique la pédopsychiatre Marie Titeca. Selon elle, l'unité spécialisée de la clinique dans laquelle elle exerce avec plusieurs autres psychiatres et psychologues, mais aussi des puéricultrices, des infirmières, des sages-femmes, des psychomotriciennes et une assistante sociale, est unique en France.

Les troubles du sommeil sont la première cause d'hospitalisation. Les troubles de la relation mère-enfant viennent en deuxième et les troubles du comportement alimentaire en troisième position.

Au terme de la prise en charge qui dure entre un et six mois, « l'état des petits malades s'améliore considérablement, estime Marie Titeca. Certains d'entre eux, que nous suivons depuis deux ans, ont connu une évolution très favorable après leur sortie ». Si, de prime abord, la démarche peut sembler excessive eu égard au très jeune âge des petits patients, elle est loin d'être superflue.

* Petitnicolas, C. (2008) Dans une maternité, des bébés vont consulter leur « psy », *Le Figaro*, 5 avril.



L'attachement, de la théorie à la clinique

Blaise Pierrehumbert (ed)
Érès - coll. « Le Carnet psy »

2007 - 144 p. - 9,00 €

ISBN : 978-2-7492-0506-9

Dès l'apparition de la théorie de l'attachement – dans la trilogie de John Bowlby, *Attachement et perte* –, ses relations tumultueuses avec la psychanalyse ont occupé le devant de la scène. Plus encore, on peut affirmer rétrospectivement que cette option théorique a puisé une bonne part de sa créativité dans la vivacité de cette conflictualité.



L'attachement Concepts et applications

Nicole Guedeny,
Antoine Guedeny
Masson - coll. « Les âges de la vie »

2006 - 256 p. - 27,00 €

ISBN : 978-2-2940-5034-3

2^e édition fortement actualisée (concepts-clés, biologie, figures d'attachement maternelles et paternelles, mesures de l'attachement, psychopathologie durant l'enfance). Ajout de cinq nouveaux chapitres : l'attachement chez l'adulte, l'attachement et les événements de la vie, les consultations thérapeutiques d'enfants entre 3 et 10 ans, la prise en charge des adolescents et des familles.

peur, qu'il module en fonction des personnes envers lesquelles il interagit. Ces scripts-là désignent des procédures. Elles n'ont pas besoin d'être conscientes pour fonctionner.

Un jour, l'enfant montrant sa détresse face à un chien qui aboie entendra peut-être : « Il ne va rien se passer, tu es courageux ». Il va alors mémoriser ces termes, y réfléchir, s'en construire une logique : « Quand je suis en détresse, je suis courageux et il ne se passe rien ». Dix ans plus tard, dans une situation de détresse, il pourra se remémorer ces mots sous la forme d'un script, cette fois conscient. Nous avons donc en mémoire des scripts « procéduraux » d'une part, et « sémantique », d'autre part, qui proviennent de ce que nous avons entendu. Dans le meilleur des cas, ces différents scripts vont se superposer aux scripts non-conscients et fonctionner de manière harmonieuse, sans contradictions. Dans d'autres cas par contre, ce sera : « Dans ma famille, si je pleure, je prends des coups, mais Maman dit qu'on a une famille aimante ». J'ai ainsi une famille aimante, sémantiquement, mais « procéduralement », intuitivement, je n'appelle pas parce que je vais prendre des coups. Voilà deux scripts qui ne collent pas bien, qui ne s'emboîtent pas. C'est certainement une cause de difficultés, de tensions psychologiques. Certains disent que la psychothérapie sert à remailer, à remettre ensemble, à retisser ces scripts pour en faire quelque chose de cohérent, à tous les niveaux. C'est une vision de la psychothérapie qui me semble plutôt correcte.

Est-ce aussi une façon parmi d'autres d'expliquer l'anxiété de l'enfant ?

Oui, probablement. Mais l'anxiété peut aussi être générée par le fait que l'enfant ne trouve pas d'issue à l'activation de son besoin de réconfort. Il ne peut pas dérouler un script qui mènerait à une réduction de la tension.

À partir des études effectuées dans de nombreux pays sur le modèle de la « situation étrange » de Mary Ainsworth, l'anxiété concernerait environ un tiers des enfants âgés d'un an. Parmi eux, certains se montrent très indépendants parce qu'ils cachent leur anxiété. John Bowlby avait défini cette stratégie comme un « mécanisme d'exclusion défensive ». Pouvez-vous nous en parler à la lumière des données actuelles ?

Nous rejoignons de nouveau la question des systèmes de valeur. On pourrait concevoir comme une vertu sociale d'être très indépendant. Du reste, dans la plupart des conceptions du développement, même celles qui nous tiennent le plus à cœur comme la psychanalyse, l'évolution de l'enfant est décrite comme allant de la dépendance vers l'indépendance. Face au jeune enfant d'un an qui, dans une situation légèrement stressante, préfère se passer de tout récon-

fort parental, on pourrait dire : « Pourquoi pas ? Finalement cet enfant va être très adéquat dans notre société compétitive ». Pour les partisans du tempérament, le fait de ne compter que sur soi-même indique la présence d'une bonne capacité à gérer son stress. Dans le domaine de l'attachement, cette attitude est pourtant problématique, parce que ces enfants-là montrent par leur indépendance (certainement trop précoce ou forcée) qu'ils préfèrent ne pas afficher leurs émotions, ne pas faire appel à l'autre, probablement parce qu'ils ont fait l'expérience que celles-ci n'étaient pas comprises, compréhensibles par l'autre.

Les études sur ces enfants, qui inhibent leurs comportements d'attachement déjà à un an, sont unanimes pour montrer que leur développement ne sera pas optimal, sans pour autant être catastrophique. Devenus adultes, ils réussiront certainement très bien dans la société, mais beaucoup d'entre eux éprouveront des difficultés à s'impliquer pleinement ou longtemps dans des relations d'intimité sociale – les relations amoureuses par exemple. Dans son livre intitulé *La Part de l'autre*, Éric-Emmanuel Schmitt fait dire à peu près ceci à Adolphe Hitler – pas celui qui est devenu dictateur, mais l'autre, qui réussit son examen aux Beaux-Arts – : « J'admets la part de l'autre dans mon destin ». Cette phrase-là est comme un moment-clé de l'évolution de ce Hitler qui ne deviendra pas un monstre sans émotions, parce qu'il peut admettre que nous sommes tous des êtres sociaux, interdépendants, qu'il y a une part de l'autre chez nous, l'autre peut nous aider à réguler nos émotions. L'attachement est aussi une façon de raconter cette « part de l'autre ».

Pour les personnes qui utilisent le « mécanisme d'exclusion défensive », c'est donc le lien à soi-même qui s'est rompu ?

Oui, c'est le lien avec ses émotions, la capacité d'accéder à son monde intérieur. Si l'enfant a fait l'expérience de la disponibilité des autres dans sa petite enfance lorsqu'il exprimait des émotions, il va pouvoir se forger peu à peu une « théorie de l'esprit ». Par contre, si les autres n'ont pas donné de quittance à sa détresse, il peut penser que ses émotions sont honteuses ou qu'elles ne sont pas partageables – ou ne devraient pas l'être – et qu'il vaut mieux ne plus s'en occuper. Il finira par les exclure, défensivement.

Cette perte de contact avec soi-même a suscité beaucoup de travaux et d'études. Notamment autour du concept de « pensée opératoire » élaboré par l'École de Psychosomatique de Paris, ou celui d'« alexithymie » provenant des États-Unis, définissant une difficulté à aborder, à comprendre ses émotions et celles des autres, qui se retrouve notamment chez les personnes présentant des problèmes addictifs, des troubles des conduites alimentaires, des troubles psychosomatiques, ou encore une humeur dépressive. Peter Fonagy a

élaboré dans le cadre de la théorie de l'attachement le concept de « fonction autoréflexive », qui exprime la capacité à faire une part aux émotions dans sa compréhension du monde, des autres et de soi-même.

Vous avez aussi étudié la qualité de l'attachement des enfants plus âgés à partir d'histoires à compléter. Ils se révèlent alors plutôt sereins ou anxieux. À partir de quel âge l'enfant choisirait-il ou ferait-il une synthèse de ses différents scripts relationnels ?

Il n'y a pas encore de réponse définitive. L'une des questions était surtout de savoir à partir de quel âge l'enfant peut exprimer ses modèles internes, ses attentes face aux autres, en dehors de situations réelles. À trois ans déjà, beaucoup d'enfants sont capables de projeter des états émotionnels dans les petits personnages qu'on anime sur la table de jeu. On leur demande par exemple d'imaginer avec des poupées que les parents sont partis pour le week-end. Que vont-elles faire ? Si un enfant nous dit : « Elles vont appeler Papa et Maman », il prouve qu'il comprend ce qu'est l'attachement, parce qu'il met en scène des signaux d'attachement à partir d'une détresse qu'il n'est pas en train d'éprouver lui-même sur le moment. Nous avons là une bonne indication de la façon dont il se sert de ses modèles internes, de ses scripts.

Revenons aux enfants plus jeunes. Vous avez étudié les effets de leur prise en charge par d'autres que les parents. Qu'en conclure ?

L'une des questions posées par les professionnels et beaucoup de parents était de savoir si la relation d'attachement tissée avec la famille allait souffrir de la séparation, par exemple, lorsque les deux parents travaillent à l'extérieur, comme si l'enfant avait une certaine quantité d'attachement disponible et qu'il la reporterait sur les professionnels.

C'est une crainte compréhensible. Mais, après vingt à trente ans d'études, on peut dire que la fréquentation régulière d'un lieu d'accueil ne nuit pas aux relations d'attachement de l'enfant avec ses parents. Elle peut même avoir des effets bénéfiques pour les enfants qui vivent dans un milieu familial peu stimulant, carenciel. L'expérience de relations plurielles relativement stabilisantes est plutôt structurante, et pas seulement au niveau de l'attachement.

Il n'en reste pas moins qu'il existe toujours des enfants accueillis dans des conditions relativement précaires, par des personnes qui prennent en charge un trop grand nombre d'enfants par exemple, voire dans les cas extrêmes qui en abusent. L'attachement étant un besoin, l'enfant va aussi s'attacher à ces personnes, même abusives. Les professionnels de l'enfance doivent comprendre combien la relation qu'ils développent avec l'enfant, sans entrer en compétition avec l'attachement aux parents, va bien marquer l'enfant dans son devenir.

Peut-on dégager des critères de qualité à respecter en collectivité ou chez une assistante maternelle ?



On s'attend à ce qu'une mère ou un père soit fortement immergé émotionnellement dans la relation à son enfant, de sorte à avoir des comportements particuliers, cette sorte de « maladie normale » dont Winnicott en a bien parlé.

Mais il ne suffit pas de dire : « J'aime les enfants, j'ai un instinct maternel, une fibre maternelle » pour bien s'occuper d'un enfant, surtout quand ils ne sont pas à nous. J'ai été très influencé par la philosophie d'Emmi Pickler de la pouponnière Lóczy, à Budapest. Il y a une qualité à attendre des professionnels, ce que Geneviève Appell et Myriam David ont nommé « maternage insolite » et qui consiste à ne pas faire peser sur l'enfant ses propres besoins émotionnels. Cette attitude est importante quel que soit le mode d'accueil. Elle s'apprend au travers de la formation, de la supervision, de médiatisation de la relation aux enfants par l'écriture ou d'autres moyens, ceci afin de développer un autre intérêt que le celui d'un maternage de remplacement. Il importe de faire en sorte que l'attachement soit plutôt un mouvement émotionnel de l'enfant vers l'adulte et non le contraire.

La qualité de la relation professionnelle ne vient-elle pas aussi de la possibilité de s'occuper d'un petit nombre d'enfants ?

C'est effectivement ce que je retiens aussi du message d'Emmi Pickler. Si l'enfant est pris dans un magma flou d'un grand nombre de professionnel(le)s, il ne sait pas trouver ses repères. De nombreuses études le montrent. Les plus récentes ont été faites en Roumanie par l'équipe de Charles Zeanah : une expérience pilote a consisté à réduire de vingt à quatre le nombre de professionnels gravitant autour de l'enfant, ce qui est un effort considérable. Ce dispositif a permis de réduire au moins de moitié le nombre des enfants souffrant des fameux « troubles réactionnels de l'attachement », typique des orphelinats, c'est-à-dire, soit une fermeture complète à la relation, soit, au contraire,

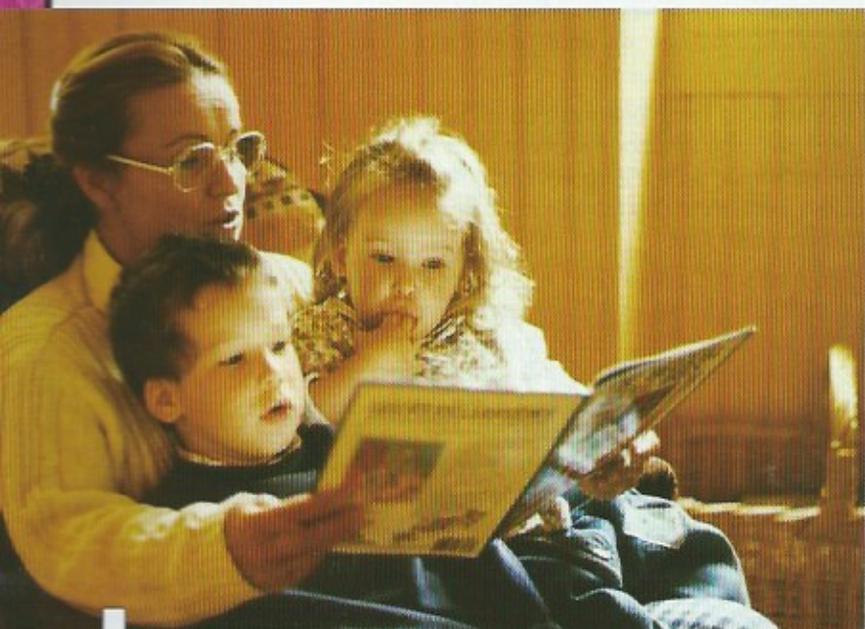
La fréquentation régulière d'un lieu d'accueil ne nuit pas aux relations d'attachement de l'enfant avec ses parents

>>> **L'amour
impératif**

une hypersociabilité sans possibilité de s'arrêter à une relation particulière. Voilà l'une des preuves qu'il faut à tout prix pouvoir aider l'enfant à trouver des points de repère sociaux dans son environnement.

Y aurait-il une période critique pour l'arrivée de l'enfant en institution ?

Les recherches semblent montrer que la période comprise entre six et douze mois est beaucoup plus critique pour accueillir un enfant en dehors du cadre familial. Cela suppose davantage d'attention de la part des parents et du personnel d'accueil, afin de permettre un mode de transition souple entre le milieu familial et le milieu d'accueil. Même si certains enfants semblent préférer passer d'un milieu à un autre en faisant une coupure franche, il faut certainement préserver cette possibilité d'une transition douce, surtout pour les plus jeunes.



Il ne suffit pas de dire: «J'aime les enfants, j'ai un instinct maternel, une fibre maternelle» pour bien s'occuper d'un enfant

Peut-on alors, pour réfléchir, se servir des travaux d'Élisabeth Fivaz et son équipe à Lausanne sur les relations triadiques ?

Cette équipe autour d'Élisabeth Fivaz a développé l'idée que la relation triadique père-mère-enfant présente des caractéristiques particulières. Une triade n'est pas deux ou trois dyades mises ensemble: c'est vraiment une organisation, un système en soi. Les travaux ont surtout porté sur la triade familiale, moins sur cette triade qu'on pourrait dire conceptuelle que forment l'enfant, son père ou sa mère, et un professionnel. Toutefois, il y a sans doute pour l'enfant des processus qui ont leurs règles propres dans cet échange avec le milieu familial et le milieu collectif. Pour l'instant, nous n'en savons pas grand-chose, mais il est possible que l'ouverture de l'enfant dans ces deux milieux exige

beaucoup de lui tout en lui apportant une richesse, qui n'est pas la simple addition de lui dans la relation à ses parents et lui dans sa relation avec le milieu d'accueil extrafamilial.

Il y a dix ou vingt ans, notre équipe avait filmé des triades mère-bébé-éducatrice, à ces moments de passage entre la mère et l'éducatrice. À notre grand étonnement, nous avons trouvé très peu de moments vraiment triadiques! Nous avons plutôt l'impression que le bébé passait sans transition d'une dyade à une autre. Ceci pourrait faire penser que l'aménagement d'un relais souple entre la maison et l'accueil n'est peut-être pas si important, du moins pour certains enfants. Mais ceci n'enlève rien à ma position qui est d'aménager au mieux la possibilité d'une transition douce.

Dans le dispositif des crèches familiales, les enfants d'un an et demi environ se voient parfois imposer d'aller en collectivité rencontrer d'autres enfants en l'absence de leur assistante maternelle, ceci afin de se préparer progressivement à leur future vie scolaire. Pensez-vous que l'on apprend l'autonomie à l'enfant ou que l'autonomie est un mouvement interne, au rythme de l'enfant ?

En Suisse, nous avons pour tradition d'amener l'enfant à la scolarisation beaucoup plus tard qu'en France, bien après trois ans, même si la question est débattue. Je pense que la France est une exception dans le monde sur le plan de la précocité de l'accès à l'école. Ceci entraîne sans doute une exigence importante au niveau de l'autonomie. C'est de nouveau une transition entre un milieu et un autre qu'il faut aménager.

La plupart des enfants sont scolarisés à trois ans, ce qui incite nombre de professionnels à les préparer tôt, comme si, finalement, l'enfant devait apprendre à se séparer.

Oui, c'est là que l'on peut se demander ce que sont l'indépendance et l'autonomie. Pour moi, l'autonomie n'a aucun rapport avec les apprentissages, au sens scolaire du terme. Il s'agit plutôt de pouvoir construire ses repères émotionnels, faire ses expériences de sécurisation auprès d'adultes. C'est une erreur de vouloir fixer comme une tâche développementale le fait de devenir indépendant. Dans le long terme, il est positif qu'une personne puisse faire preuve d'autonomie, bien sûr. Mais on parle bien d'autonomie, pas d'indépendance. Pensez à la «part de l'autre». L'indépendance est une valeur idéologique. Elle ne reflète pas la réalité. La plupart d'entre nous sommes «interdépendants». L'autonomie s'apprend, oui, mais dans l'expérience. Il faut respecter les rythmes de développement, qui sont propres à chaque enfant. D'un point de vue émotionnel, il est difficile de fixer des étapes. Je pense en tout cas qu'il ne faut pas risquer de favoriser le mécanisme d'exclusion défensive, que l'enfant peut mettre en place si nous forçons trop ou trop tôt son indépendance.

Propos recueillis par Corinne Lebon